

Communication à la base manipulation ou libération?

Communiquer à la base: c'est redonner la parole à ceux qui en ont été expropriés, par la domination des mass media qui déversent quotidiennement vers la base des milliers de messages véhiculant des modèles de comportement et de consommation importés; et par la manipulation des groupes et institutions qui, parfois inconsciemment, pratiquent une communication pour la base et promeuvent ainsi une vision assistencialiste du développement communautaire.

Dans ce contexte la communication à la base constitue un outil essentiel pour la libération de la créativité populaire et pour la participation des populations à la maîtrise de leur propre développement:

- en renforçant l'identité collective de la communauté et la conscience qu'elle est confrontée à des problèmes communs,
- en consolidant l'organisation communautaire, la prise de décision et la capacité d'action collective de la communauté, pour affronter les problèmes prioritaires identifiés.

Presse populaire au Costa Rica, journaux muraux des cantines populaires de Lima, radio communautaire en Haïti ou en Bolivie, vidéo participative en Dominique, campagne sanitaire en République Dominicaine, conception architecturale participée à Bogotá, réseaux de femmes au Brésil: ce livre présente une ample gamme d'expériences de communication communautaire en Amérique Latine et dans les Caraïbes.

Cette publication, réalisée à partir des documents présentés durant deux séminaires organisés en 1985 en Martinique et au Costa Rica, s'adresse aux communicateurs sociaux mais aussi à tous ceux qui, promoteurs, architectes, techniciens, médecins, éducateurs et autres collaborateurs, participent ou accompagnent les communautés de base dans leur processus autonome de développement.



enda américa latina
Av. Calle 40 No. 15-69
A.A. 091369
Bogotá - Colombie



ACCT
13 quai André Citroën
Tél. 45756211
75015 Paris. France

Communication à la base
manipulation ou libération?

Tome 1

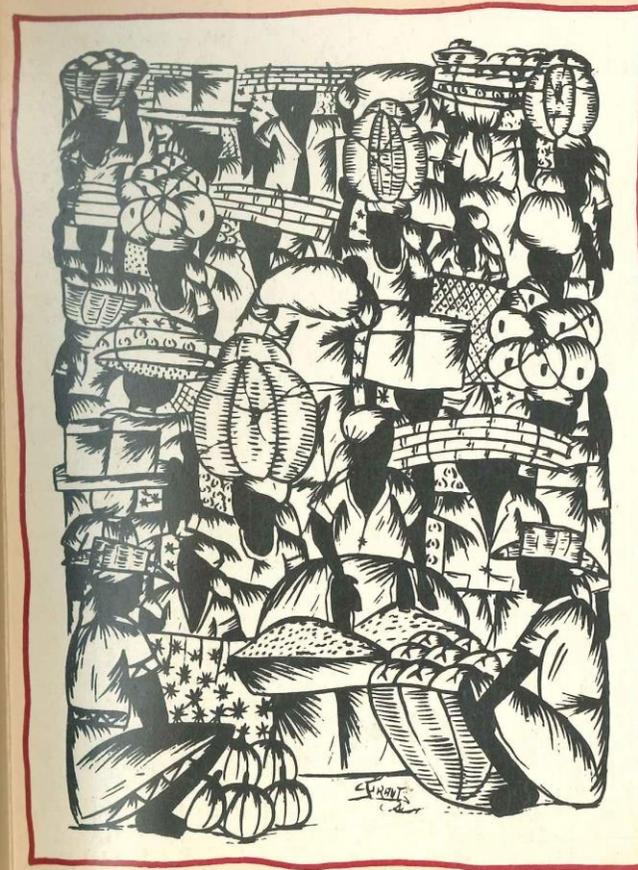
DOC. T.M. No. 44-45-46

Jean-Jacques Guibbert 1989

Communication à la base manipulation ou libération?

Tome I

Expériences en Amérique Latine et dans les Caraïbes



Responsable de la publication:

Jean-Jacques Guibbert



Le roman-photo du Tayacan

Nicaragua

Germán MARIÑO *
Dimensión Educativa

Le Nicaragua est en guerre. Le transport urbain s'en trouve évidemment affecté et c'est donc toute une petite odyssée que d'arriver aux bureaux du "Tayacan" à Managua. Les taxis ne travaillent que de nuit, heures auxquelles ils peuvent appliquer des tarifs libres —autrement dit, vous demander le prix qui leur chante—et les rares bus qui circulent arrivent plein à craquer.

Nous arrivons avec Pascal Ortelli, un collaborateur de longue date du Tayacan; Maria Lopez Vigil et Gabriel Rodriguez, les "piliers" du Tayacan nous attendent.

Notre visite ne les intimide pas, nous sommes deux simples camarades qui, pour le moment, assurons les fonctions de conseillers à la Division de l'Education des Adultes du Ministère de l'Education du Nicaragua, et le Tayacan a vu passer des personnages du gabarit de Matelard. Les gens qui y travaillent sont tout prêts à discuter avec nous, souhaitant mettre leurs idées au clair: il se sont engagés auprès de l'ALER (Association Latino-américaine d'Ecoles Radiophoniques) à réaliser, d'ici à quelques mois, une systématisation de leur travail. Nous sommes sensibles à la gentillesse de leur accueil, ils prennent un plaisir évident à parler de leur expérience.

Je me sens alors suffisamment en confiance pour sortir mon magnétophone. J'avais pris la précaution d'apporter de Colombie des cassettes et des piles, sachant qu'elles étaient pratiquement impossible à se procurer à Managua. On en trouvait au marché noir mais à des prix exorbitants. Et vlan! le maudit engin se détraque. Malgré nos efforts conjugués, il ne veut rien savoir et il ne nous reste plus qu'à prendre des notes.

communication à la base
enda america latina
agence de coopération culturelle et technique
bogota, colombie, 1989

* Sociologue, responsable des activités d'éducation des adultes de "Dimensión Educativa". Calle 41 No. 13-41 Bogotá, Colombie.

Maria est la plus bavarde, elle est l'âme du Tayacan. Gabriel, tout en travaillant à la dernière édition avec le dessinateur et entre deux allées et venues, intervient à l'occasion pour préciser certains points. C'est le seul qui travaille à temps complet. Maria est employée à mi-temps à "Envío", un autre journal d'analyse de conjoncture destiné à un public plus intellectuel.

UN JOURNAL DANS LA REVOLUTION

Le roman-photo du Tayacan ne peut évidemment être compris que dans le cadre du journal qui doit, à son tour, être replacé dans le contexte de la révolution nicaraguayenne.

Le Tayacan n'est pas un "appendice" du Front Sandiniste. C'est un journal indépendant, ce qui ne veut pas dire qu'il soit neutre, ni qu'il se prétende apolitique. Personne n'avale ce genre de couleuvres au Nicaragua. Bien qu'il soutienne, en général, les positions du Front, il lui est arrivé de montrer son désaccord, comme se fut le cas lorsque le roman-photo permit de critiquer l'utilisation de consignes en matière d'éducation (il a été, à cette occasion, accusé de diversionnisme par un fonctionnaire). C'est un journal dont la claire option populaire exprime l'engagement chrétien dans la ligne de l'église du peuple, c'est dire son opposition à l'église hiérarchique de Monseigneur Obando y Bravo¹.

Le journal est né sous forme d'un feuillet paroissial. C'est aujourd'hui un hebdomadaire qui tire à 6.500 exemplaires. Lors de la venue du Pape, le Front Sandiniste a réédité à son compte un million d'exemplaires.

Le journal, qui s'intitulait à l'origine "Hebdomadaire pour le Peuple Chrétien"², a pris par la suite le nom de "Hebdomadaire Chrétien pour le Peuple"³ et s'appelle désormais simplement "Journal Populaire"⁴. L'évolution du nom est certainement significative.

A ses débuts, le journal se voulut informatif, ce qui le plaçait infailliblement en situation de concurrence —d'ailleurs assez inégale— avec les autres journaux comme "Barricada" ou "Nuevo Diario". Il finit par n'être qu'une simple réplique, et d'autant plus grave, une mauvaise réplique. A

1 Archevêque de Managua, célèbre pour son opposition au régime sandiniste.

2 Semanario para el pueblo cristiano.

3 Semanario cristiano para el pueblo.

4 Periódico popular.

l'heure actuelle, il n'offre pas une information inédite, il travaille ce que tout le monde connaît déjà mais le présente de façon différente. Le problème n'est pas tant le contenu que le comment: il ne s'agit pas de communiquer mais d'établir une communication. Matelard leur disait qu'ils étaient plus pédagogues que journalistes, mais eux-mêmes se définissent comme journalistes populaires. Et, comment ne pas concevoir ainsi la profession en Amérique Latine, un continent qui compte quarante-cinq millions d'analphabètes et dont les gens du peuple qui savent lire, la minorité, ne le font qu'avec difficultés et sont surtout totalement dépourvus de l'habitude de lecture? Ce n'est pas pour rien, je pense, que Julio Cortazar leur affirmait qu'il voulait faire des romans-photos.

Le journal est à 75 pour cent visuel. Le reste est certes du texte mais celui-ci est très entrecoupé, réparti dans des rubriques variées... Le journal comprend, entre autres, une page humoristique: "le pavé dans la mare". Maria, bien que consciente de l'impossibilité de la chose, souhaiterait que tout le journal soit réalisé sous forme de roman-photo.

LA POLITIQUE AU QUOTIDIEN

Le Tayacan, à mes yeux, a réussi à faire ce que tous les communicateurs et éducateurs populaires cherchons à faire depuis longtemps, sans succès: trouver le politique dans le quotidien, arriver à digérer la conjoncture". Le Tayacan, et notamment son roman-photo, ne parlent pas en effet de n'importe quel thème. Ils ne traitent que des sujets d'actualité, codifiant ainsi la conjoncture. Le Tayacan n'est pas un livre de textes qui va vous expliquer comment semer vos haricots noirs ou traiter de l'amour chez les adolescents: c'est un journal dont la matière première est le moment présent. Travailler sur le quotidien n'implique pas toutefois qu'on se limite au détail. Le journal dépasse le niveau local pour s'intéresser au national et international.

La gauche considère souvent avec un certain dédain le genre humoristique comme la bande dessinée ou le roman-photo. La droite, elle, a pourtant réussi à faire passer des messages idéologiques sous forme ludique. Elle a compris depuis belle lurette que les deux choses ne sont pas incompatibles et que, mieux encore, il s'agit là d'une combinaison efficace. La gauche n'a pratiquement jamais eu recours au roman-photo. Quand elle utilise la bande dessinée, elle se contente en général de mettre un texte en bulles. Elle n'utilise pas du langage spécifique de ce média dont la grammaire est très généralement ignorée: personne ne l'étudie parce que personne n'en saisit l'originalité. Or, il s'agit bien d'une nouvelle langue qu'il faut apprendre.

Le Tayacan n'est pas vendu dans les kiosques à journaux. Un essai de le

faire distribuer par les gamins crieurs de journaux s'est avéré infructueux. Même si certains lecteurs continuent à l'acheter à titre individuel (il est vendu au porte-à-porte dans certains quartiers), sa diffusion se fait essentiellement à travers les prêtres et les éducateurs des paroisses et des écoles. Tous ne l'achètent pas, ceux qui se le procurent sont ceux qui travaillent avec la communauté. Le Tayacan "vient à l'appui d'une démarche déjà en cours chez le lecteur", servant de matériel de base ou de matériel complémentaire.

Le journal parvient à diverses régions, urbaines et rurales, du pays mais il reste fondamentalement le journal des quartiers populaires de Managua: ce qui n'est pas rien, ceux-ci regroupant près de 30 pour cent de la population du Nicaragua.

Le montant des ventes finance environ la moitié des coûts de production du journal et permet d'acheter ce qu'il est possible de se procurer sur place (essentiellement le papier), sachant qu'il est parfois difficile d'y trouver un simple stylo bille. Le reste doit être importé de l'étranger, à commencer par le matériel de base tel que le matériel photo.

Le journal comprend différentes sections, avec un responsable à la tête de chacune d'entre elles. Il ne leur est pas toujours facile de se réunir, comme il le souhaiteraient, pour discuter des sujets à traiter et échanger leurs points de vue. Il arrive donc parfois que se produisent des répétitions dans un même numéro; ce qui, à la longue, n'est pas apparu nécessairement négatif. En raison de l'insuffisance des fonds, de nombreux collaborateurs du journal travaillent bénévolement, c'est-à-dire qu'ils le font sur leur rare temps libre.

Voilà près de deux heures que nous sommes ensemble et il est déjà neuf heures du soir. Fatigués et affamés, nous décidons de prendre un autre rendez-vous quelques semaines plus tard, mon collègue et moi-même devant entre-temps voyager à travers le pays.

Gabriel nous fait monter dans sa camionnette, ce dont nous lui sommes très reconnaissants, sachant que les Nicaraguayens n'ont droit qu'à vingt gallons (environ 75 litres) d'essence par mois avec lesquels ils ont tout juste de quoi effectuer leurs déplacements indispensables.

Nous sommes de retour trois semaines plus tard. Pendant notre absence, sont intervenus le jugement de la Cour Internationale de Justice de La Haye favorable au Nicaragua, l'approbation par le Congrès américain des cent-dix millions de dollars d'aide aux Contras, la fermeture du quotidien "La Prensa" et le refus opposé à la rentrée au pays de deux évêques: Mgrs. Carballo et Vega. Tout semble indiquer que les deux dernières

mesures achèvent de liquider le Front interne d'opposition embryonnaire, augmentant ainsi les possibilités d'une intervention directe des Marines américains. C'est donc dans une atmosphère surchauffée que le Tayacan réalise ses romans-photo.

SUJETS ET LANGAGE D'UN ROMAN-PHOTO POPULAIRE

Le roman-photo capitaliste traditionnel ne traite pas de la situation réelle, et encore moins de la conjoncture. Il met en scène des amours impossibles et des situations romantiques qui n'ont pas cours dans la réalité, permettant ainsi au lecteur de s'échapper de ses conflits quotidiens, d'éluder ses problèmes en imaginant les résoudre. Bref, l'éternelle histoire de la belle jeune fille pauvre qui épouse le beau jeune homme riche...!

Une relecture de la réalité

Le roman-photo du Tayacan se situe dans une perspective très différente. Il prétend permettre une relecture de la réalité en racontant une histoire. Le sujet surgit, dans la plupart des cas, des faits eux-mêmes, rapportés par les gens ou relevés dans la presse. Cela n'exclut évidemment pas les adaptations de contes ou de fables mais ceux-ci doivent toujours présenter un certain rapport avec la situation du moment. Maria rappelle l'impact qu'eut le conte du père qui, avant de mourir, réunit ses fils et les envoie chercher chacun un bâton pour leur montrer ensuite, en assemblant les morceaux de bois, que de l'union naît la force. C'était, si je me rappelle bien, en période d'élections. Morale de l'histoire: dispersons-nous et alors, si, ils viendront à bout de nous.

Le journal travaille également la fiction mais avec prudence, tout ce qui est irréel n'étant pas crédible.

Analogies et métaphores

Nous nous attardons sur le thème des analogies et des métaphores. Cela m'intéresse de savoir jusqu'à quel point leur usage peut compliquer la compréhension des messages. En effet, en 1980, dans le cadre de la Croisade de l'Alphabétisation du Nicaragua, nous y avons eu recours dans les fiches destinées aux neo-lecteurs. Nous avons eu la surprise de constater que les gens avaient d'énormes difficultés à les comprendre si elles étaient nouvelles pour eux et si elles n'appartenaient pas à leur patrimoine culturel. La discussion nous permet de préciser plusieurs points: le roman-photo, du fait de l'importance donnée à l'image, est plus accessible que le texte seul; d'autant plus qu'il est généralement le

résultat d'un travail de groupe, et qu'un bon pourcentage des lecteurs du Tayacan sont des alphabétisés de fraîche date. Cependant, même si de nombreux exemples furent avancés pour montrer que les messages étaient bien compris, nous sommes tombés d'accord pour dire qu'une étude plus systématique du problème restait à faire.

Narration et dramatisation

Le roman-photo "n'est pas un discours à deux voix qui ne termine sur rien". Il doit employer un langage narratif. L'histoire doit donc se dérouler selon une certaine structure: présentation des personnages et du cadre, puis le noeud de l'affaire et enfin son dénouement. Le roman doit soutenir un raisonnement, présenter des arguments.

"Faites attention à la façon dont les gens du peuple vous parlent de ce qui s'est passé", nous dit Maria: "J'ai vu un tel, il m'a dit..., alors je lui ai répondu...": ils racontent. Ces formes d'expression spontanées doivent être reprises et introduites dans la communication populaire. Il faut de plus utiliser le langage du peuple lui-même. Certains ont été atterrés que le Tuyacan emploie des gros mots.

Il arrive que le roman-photo se limite à la présentation de l'intrigue et du noeud de l'affaire: l'histoire reste ouverte, mais "les gens préfèrent les choses terminées". Lorsque le dénouement est laissé à l'imagination du lecteur, il arrive parfois que soient donnés par la suite des points de repère, sous forme de questions ou de compléments, pour guider l'analyse. Cette méthode a été utilisée, par exemple, lors du débat sur l'avortement dans le cadre de l'élaboration de la Constitution. Je leur fis remarquer que la méthode Freire avait fréquemment recours à ce schéma de travail: codification d'une situation problématique, guides d'analyse, nouveaux éléments. "Ce n'est pas mal", nous ont-ils répondu, "mais nous préférons que chacun puisse utiliser le paquet comme il le souhaite", c'est "un message pédagogique laissé à mi-chemin." Bien évidemment, ce n'est pas là le seul modèle sur lequel peut se terminer un roman-photo. Certaines histoires s'achèvent sur une question ou sur une citation, littéraire ou tirée d'une chanson. D'autres se poursuivent sur plusieurs numéros.

A la question de savoir comment participait la communauté à l'élaboration du scénario, il m'a été répondu "qu'écrire un scénario n'était pas facile". Pour le moment, le public participe en proposant des histoires et en les jouant. Il faudrait peut-être explorer de façon plus systématique la voie de la participation des lecteurs mais celle-ci ne peut être comprise sous une forme simpliste: la seule bonne volonté n'est pas une contribution suffisante.

La production du roman-photo

Une fois que le sujet est décidé, le nombre de photos est fixé, seize ou vingt-quatre. Evidemment, plus il y en a, plus s'agrandit le champ des possibilités. Les photos n'ont pas toutes le même format: la monotonie doit être rompue, sans toutefois qu'une mise en page trop compliquée embrouille le lecteur. A une époque, par exemple, il arrivait que des séquences soient à cheval sur deux pages, une ligne de texte commençant sur la page de gauche et terminant sur la page de droite. Bon nombre de lecteurs ne s'y retrouvaient pas...

Il faut ensuite choisir les personnages, âge, sexe, vêtements, etc., et les lieux où se déroulera l'affaire. Si le roman-photo capitaliste, en général, ne met en scène que deux ou trois personnages, celui du Tayacan fait intervenir tout un tas de monde. Il est, presque toujours, tourné en extérieur.

Puis il faut imaginer le roman-photo, ce qui, aux dires de Maria, suppose une "imagination filmique". Le projet commence alors à prendre forme sur le papier: d'un côté, les indications pour le photographe qui doivent être aussi précises que possibles (premier plan, notamment pour les effets dramatiques; plan américain, etc.), de l'autre, les dialogues. En raison du manque d'argent, seul un petit nombre de prises peut être fait pour chaque photo, ce qui oblige parfois à réajuster le scénario en cours de route... Indépendamment de ces éventuels problèmes de photos, le scénario peut toujours être modifié, notamment lors du "peaufinage" final.

Le photographe, avant de commencer les prises de vue, raconte l'histoire aux futurs acteurs. Il doit savoir deux trois choses en matière de direction de théâtre. Depuis quelques temps les photos sont prises avec un télé-objectif permettant des photos plus naturelles.

Les photos doivent toujours comprendre un espace suffisant pour y introduire les dialogues, écrits en caractères d'imprimerie. La place du texte commande l'ordre de lecture: la bulle la plus haute est celle du personnage qui parle le premier. Les lieux, le contexte, les sauts dans le temps sont indiqués en caractères majuscules dans un cadre généralement situé dans la partie supérieure du tableau. Les onomatopées et autres symboles de la bande dessinée sont parfois utilisés. Des montages à partir de dessins et de photographies de coupures de presse sont inclus à l'occasion.

Ceux d'entre nous qui ont déjà essayé de réaliser un roman-photo sa-

vent qu'un *des problèmes essentiels est celui des coûts*. Pour que les photos soient bien nettes, elles doivent être tramées. Il faut également utiliser des planches métalliques, ce qui ne se justifie pas pour un tirage à moins de mille exemplaires. J'ai demandé à mes hôtes comment ils avaient résolu ce problème. Facilement semble-t-il... il n'en connaissent pas l'existence! Sans doute, selon eux, parce qu'ils utilisent des photos très contrastées. Toutefois, cela mériterait une enquête plus approfondie.

Ils sont déjà tellement bien rôdés dans leur travail qu'ils réalisent parfois, soit par nécessité, soit à titre d'expérience, un roman-photo à partir des photos de romans-photos antérieurs.

Retour à la conjoncture

Dix heures du soir... Nous passons aux ateliers du journal "Nuevo Diario" prendre tout un paquet de textes que nous devons apporter au dessinateur qui va passer une nuit blanche à mettre en page le Tayacan. Ce numéro là propose une réflexion sur "l'expulsion" des deux évêques qui vient d'être décrétée. Au Nicaragua on ne peut pas s'arrêter de réfléchir sur la conjoncture sans risquer d'être dépassé et écrasé. Le roman-photo paraît être un chemin magnifique pour poursuivre cette réflexion.

FOTONOVELA / EVANGELISTA EL PERIODISTA

1 Evangelista, va donc interviewer Marlon, l'innovateur, celui qui bricole des pièces de rechange.

2 D'accord.

3 C'est bien vrai, "compañero" Marlon, que vous consommez toute votre énergie à l'innovation de pièces de rechange parce que vous considérez que c'est le meilleur moyen de faire front à l'agression du gouvernement américain?

4 Euh, oui...

5 Est-ce que vous considérez, "compañero" que malgré vos problèmes et bien que vous ne comptiez pas avec l'appui suffisant de l'état, le mouvement des innovateurs est appelé à venir le fer de lance de l'économie de subsistance?

6 Naturellement...

7 Merci beaucoup. Vous avez pu entendre Marlon Garcia, l'avant-garde du mouvement des innovateurs.

